

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 30/1 (2003)

DOI: 10.11588/fr.2003.2.63483

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Rezensionen

Jahrbuch für Europäische Geschichte, hg. am Institut für Europäische Geschichte von Heinz DUCHHARDT in Verbindung mit W. BORODZIEJ, P. BURKE, F. GLATZ, G. KREIS, P. SCHIERA, W. SCHULZE. Bd. 3: 2002, München (Oldenbourg) 2002, 252 p.

La première partie de cet annuaire est consacrée à la question des «lieux de mémoire» européens. Cette notion est-elle pertinente au niveau de l'Europe? Existe-t-il des lieux de mémoire qui ont une signification identitaire ou symbolique pour l'Europe entière ou pour de grandes parties du continent? La question fut à l'ordre du jour d'un colloque organisé en mars 2000 à Loveno di Menaggio par l'Institut für Europäische Geschichte de Mayence. Six contributions à ce colloque, réparties sur les grandes périodes de l'histoire européenne, sont reproduites ici, précédées d'une introduction très sommaire. Peter FUNKE estime qu'il n'a point existé dans la Grèce antique des lieux de mémoire propres qui aient un sens pour l'Europe actuelle. En revanche, la Grèce antique peut bien fournir des éléments constitutifs pour la culture mémorielle de l'Europe d'aujourd'hui; l'on pensera alors bien plus à des notions abstraites de la culture politique qu'à des lieux concrets. Jean-Marie MOEGLIN pose la même question pour le Moyen Âge et tend à répondre avec une réserve similaire. Si le Moyen Âge a bien produit des réalités européennes telles que la Chrétienté et la romanité, leur qualité européenne demeurerait faiblement perçue au Moyen Âge même, où justement les notions d'État et de nation commençaient à prendre leur envol. Les mythes médiévaux sont plutôt de facture contemporaine. Pour illustrer son propos, l'auteur cite le cas des Bourgeois de Calais, mythe local, puis national, qui depuis la fin du XIX^e siècle a pris les proportions d'un lieu de mémoire pan-européen. Bernd SCHNEIDMÜLLER cherche pour le Moyen Âge la solution dans les grands mythes culturels qui dépassent les entités nationales et géographiques, par exemple la place de l'Europe dans le plan du salut, le lien entre l'Europe et Jérusalem, l'héritage romain, ou le mythe commun des migrations asiatiques qui ont fondé l'Europe, sans parler des résidus matériels d'une culture quotidienne européenne ou d'une perception proprement européenne de la société. En scrutant les lieux de mémoire de la périphérie européenne (mais n'est périphérique que celui qui se définit tel, dirais-je), Robert J. W. EVANS estime que l'humanisme a permis aux élites de l'Europe centrale et de l'Est de s'identifier durablement avec des valeurs perçues comme européennes; un mouvement comparable dans les Îles Britanniques fut dévié de la conscience européenne par la constitution de l'Empire britannique. Günther LOTTES aborde le problème de façon plus méthodique, en comparant la constitution des identités et mémoires nationales au XIX^e siècle avec celles de l'Europe d'aujourd'hui. Il distingue plusieurs facteurs dans le processus de la construction mémorielle: la relation entre l'expérience et la mémoire, le désir d'authenticité, la transformation du passé imaginé en réalité appropriée. Passant aux exemples, il souligne que les grandes expériences collectives du continent (tels les grands chocs avec les Arabes et les Turcs, la découverte du Nouveau Monde, la naissance du Christianisme, l'héritage romain) ont presque toutes été appropriées par des parties particulières de l'Europe, sans conduire à une conscience véritablement pan-européenne. Le thème le plus prometteur lui semble à cet égard la République des Lettres. Gustavo CORNI enfin s'interroge brièvement sur le carac-

tère des lieux de mémoire européens du XX^e siècle et constate que pour autant qu'ils existent, ils ont un caractère exclusif et se rapportent plutôt à l'expérience identitaire de pays, nations ou groupes limités. Il voit bien peu de lieux de mémoire qui soient capables d'inspirer les jeunes du sens d'une identité européenne partagée. Au total, les six contributions à ce colloque constituent certainement autant de jalons utiles pour la réflexion, mais elles mettent en évidence que les concepts mêmes et le cadre méthodologique de la mémoire européenne n'en sont encore qu'aux balbutiements.

Quelques contributions ponctuelles complètent l'annuaire. Résumons-les rapidement. Volker JARREN analyse l'évolution de l'attitude adoptée par l'envoyé permanent de l'Empereur à La Haye, Johann Daniel Kramprich, entre 1667 et 1693; il montre comment cet envoyé catholique, dans une perspective confessionnelle, se sentait de plus en plus gêné par le pragmatisme de la politique autrichienne qui pour contrer le roi catholique cherchait l'appui d'un État protestant. Wolfgang BURGDORF remémore, sur fond de débats historiographiques récents, les oppositions manifestées à l'époque moderne contre l'idée d'unité européenne, les projets de paix perpétuelle, ou la monarchie universelle (l'accession du roi de France à l'Empire, ou inversement). La peur de la croissance d'une puissance incontrôlée au centre, d'un affaiblissement de l'Europe que la mettrait à la merci des barbares, ou de la perte d'identité nationale ou culturelle des composantes de l'Europe, est présente dès l'époque moderne et ne diffère que graduellement des formes de l'euroscpticisme actuel. Même les arguments n'étaient pas substantiellement différents, les uns renvoyant à l'unité de l'empire franc ou carolingien, les autres aux résistances des peuples insoumis. Marie-Emmanuelle REYTIER analyse l'attitude des catholiques allemands envers l'unité européenne entre 1945 et 1949, en opposant »l'Europe danubienne« passéiste du prince Otto d'Habsbourg à la »troisième voie« entre le libéralisme et le communisme proposée par Eugen Kogon et Walter Dirks; l'intégration de l'Allemagne fédérale dans le bloc occidental en 1949 changea la donne. Karl Otmar FREIHERR VON ARETIN livre ses souvenirs personnels des colloques historiques germano-soviétiques qui ont eu lieu entre 1972 et 1981 et dont il fut l'organisateur. Roman CZAYA enfin dresse un bilan des différentes entreprises nationales d'Atlas historiques des villes européennes, entamées depuis les années 1970. A ce jour, près de 350 villes dans seize pays sont couvertes, dont plus de la moitié se trouvent en Allemagne. Il existe visiblement de très grandes différences dans le degré de couverture selon les pays (à propos: il faut lire »Pays-Bas« au lieu de »Hollande«, toutes les villes traitées ne se trouvent pas dans la Hollande proprement dite).

Willem FRIJHOFF, Amsterdam

Keith WINDSCHUTTLE, *The Killing of History. How literary critics and social theorists are murdering our past.* Encounter Books San Francisco 2000, 372 p. (Édit. originale Paddington, Australie, Nouvelle Galles du Sud, 1996).

Que l'on considère ce livre comme un pamphlet excessif ou comme une salutaire mise en garde, il demeure qu'il ne saurait en aucun cas laisser indifférent. La présente note de lecture voudrait moins le résumer et discuter un travail touffu et fort riche qu'appeler à le lire, en France au premier chef puisque nombre de penseurs français notoires y sont mis en cause ou encore, plus anecdotiquement, parce que Windschuttle consacre à la bataille de Dien Bien Phu la péroration de la page 329. Très bien résumée par le long sous-titre, la thèse en est que »The traditional practice of history is now suffering a potentially mortal attack from the rise to academic prominence of a relatively new array of literary and social theories« (p. X). Cette attaque vient de trois horizons. Des critiques littéraires, des théoriciens de la littérature et des théoriciens de la sociologie ont commencé à écrire leurs propres versions de l'histoire. D'autre part, des historiens ont consenti à accepter la validité des argu-